

Est-ce qu'on
ne pourrait pas
simplement
vacciner contre
le désir
irrépressible
de liberté?

Un an de chroniques pandémiques,
par Claude-Inga Barbey

Sommaire

Présentation

par Serge Michel
Page 2

01

Récompenses
primales
Page 4

02

Le sable du Sahara
ou de Mars
Page 6

03

J'ai besoin d'amour
pour pleurer
Page 8

04

D'une eau jaunâtre
à l'offensive chinoise
sur le monde
Page 10

05

Offrir à sa maman
la vaccination pour
la Fête des mères
Page 12

06

L'exaspérante lenteur
de l'escargot et
du Conseil fédéral
Page 14

07

Les parcs pour
enfants, comme un
relent de tyrannie
Page 16

08

C'est bien connu,
les soignants
sont tous des
psychopathes
Page 18

09

L'effet secondaire
du vaccin, c'est le
sentiment de défaite
Page 20

10

La liberté de la plante
laide et anonyme
Page 22

11

La loi Covid a un
arrière-goût très amer
Page 24

12

Arrêtez de nommer
les variants de Covid
avec des lettres
grecques!
Page 26

13

Le Père Noël est
une ordure woke
Page 29



Cadeau de Noël

une publication Heidi.news

Présentation

Serge Michel,
rédacteur
en chef de
Heidi.news

On ne peut pas dire que Claude-Inga Barbey soit une citoyenne docile de notre société sanitaire et de surveillance. Durant cette mémorable année 2021, au fil des mois, des vagues de Sars-CoV-2 et de ses variants, des campagnes de vaccination, des annonces officielles, des applications de traçage et des mesures sanitaires ayant limité nos libertés, elle a tenu une chronique bimensuelle sur *Heidi.news*. Des textes tristes, drôles ou attachants, tous sur le fil du rasoir. Elle vit la vie des autres, elle vit notre vie, à la caisse d'un supermarché, dans la rue, au parc, dans sa cuisine. Nous avons réuni ses textes parlant du Covid et – petite attention de Noël! – les offrons ainsi rassemblés aux abonné-es de Heidi.news, dans un document PDF mis en page par notre bureau graphique, Bontron & Co. Vous pouvez le télécharger, l'imprimer ou le lire sur l'écran, partager le lien ou le document, l'offrir à qui bon vous semble! Bonne lecture, joyeuses fêtes et à l'année prochaine, en espérant que le sujet principal, alors, ne sera plus cette pandémie.

3

L'auteure

Claude-Inga
Barbey

Humoriste, comédienne, journaliste et écrivaine suisse, Claude-Inga Barbey participe à partir de 1992 aux émissions «5 sur 5» et «Les Dicodeurs» sur la Radio suisse romande, ainsi qu'à l'émission de télévision de Lova Golovtchiner, «Le Fond de la corbeille». En 1996, elle crée avec Patrick Lapp le couple de Monique et Roger dans l'émission «Bergamote». Depuis, elle multiplie les apparitions sur scène, a publié quatre livres et produit des chroniques et de courtes vidéos.

Récompenses primales

17 janvier 2021

C'est venu insidieusement. Pendant le premier confinement, j'ai écouté Dracula en audio. Une écoute frissonnante de 67 heures, en cousant, en repassant, en cuisinant. Et puis Frankenstein, la créature, en tricotant. Bien à l'abri du virus, confinée entre mes quatre murs, avec, à l'extérieur, cette chiffonnade de moineaux sur les arbres, ce printemps délicieux mais trompeur.

Ensuite j'ai relu Stephan King, Le Fléau, Brume, des histoires qui racontent comment une communauté tranquille peut glisser vers le chaos, menacée par un danger diffus, un mal invisible. Ça me confortait dans l'idée que le monde dans lequel je vivais n'était pas ce qu'il y avait de pire. Ça me donnait une bouffée d'optimisme.

Je continuais à faire mes courses essentielles. Mais je me demandais comment le magasinier de la Coop réagirait s'il se trouvait confronté à une créature monstrueuse ou à un gaz empoisonné. En héros? Et la femme qui choisit ses bananes, une victime collatérale, une simple figurante? Et l'autre, là, qui achète un litre de bière et des clopes à 9h le matin? En lâche? Est-ce que la jolie caissière resterait à son poste pour scanner les croquettes de la vieille dame, que l'on a déjà vue précédemment promener son chien alors que la Brume commence à assombrir insidieusement le ciel limpide?

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irréprouvable de liberté?

Au deuxième confinement, mon rapport à la réalité avait déjà basculé dangereusement sans que je m'en rende vraiment compte. Dans les archétypes de personnages, il y a d'abord le héros qui doute. En général, il doit racheter une faute ou compenser la perte dramatique d'un collègue pendant une mission. Quand ça commence, il est dans un sale état. Il y a aussi le jeune scientifique qui avait tout prévu mais que personne ne croit, le vieux flic proche de la retraite qui se sacrifie, la mère de famille qui est prête à tout pour sauver ses enfants, le politicien véreux et j'en passe...

Tous les sentiments humains sont convoqués pour faire face au danger imminent, cette terrible brume qui nous envahit mais, oh miracle, épargne les enfants.

Je fais partie du film. Nous faisons tous partie de ce mauvais film. Cachés sous nos masques, nous sommes tous des personnages en puissance. Les gentils restaurateurs, les méchants conspirationnistes, ceux qui profitent du chaos pour se refaire un compte en banque, les poètes empêchés, les jeunes étourdis, les vieux effrayés qui n'ont pas envie de disparaître avant la fin du film. Tous. Et vous, qui aimeriez-vous être? Celui qui risque sa vie pour aller chercher des provisions ou celui trahit la communauté pour quelques racines comestibles?

Moi, je ne sais pas. Difficile à dire. Dans l'idéal, j'aimerais avoir le rôle principal, celui du type qui doute. Mais, en face du danger, on est étonné parfois par ses propres réactions. Ça s'appelle l'instinct de survie. Et ça, c'est sans appel.

Allez, c'est promis, au troisième confinement, j'arrête les horreurs. Et je lis des trucs sur le «mieux vivre ensemble». Tiens, je vais relire l'intégrale des Schtroumpfs!

Le sable du Sahara ou de Mars

28 février 2021

Le jour où le ciel est devenu jaune, ma première pensée a été «c'est la fin du monde». C'est dire à quel point la politique du pire a pris insidieusement sa place dans mon cerveau. Un picotement dans la gorge et je suis sûre d'avoir les premiers symptômes, un ciel étrangement coloré et je projette la fin du monde.

Et puis je suis sortie dans la rue et j'ai vu les voitures noires constellées de dorures. J'ai passé mon doigt sur une carrosserie et frotté la poussière d'or entre deux doigts. Du sable... Du sable en provenance du Sahara. Je l'ai même goûté. Un cadeau du ciel, comme lorsqu'un animal sauvage vient nous rendre visite. Un cerf immobile dans une clairière, un renard dans un jardin. Un petit moment de grâce inouïe.

À ce moment précis, un des rares avions qui volaient encore a traversé le ciel et j'ai été prise d'une envie de m'en aller comme jamais... Un besoin pénétrant de chaleur, d'imprévu, d'océan. Le bleu Majorelle des jardins, le thé à la menthe, l'air iodé et le fracas tonifiant des vagues. Un désir urgent de liberté, aussi impérieux qu'un désir amoureux. Depuis, je me sens comme la princesse Latifa al Maktoum. En veine d'émancipation. Prisonnière dans les toilettes de mon palais à Dubaï, tandis que l'Emir, mon père, reçoit les premières images de sa sonde spatiale «Hope», sur son rutilant Samsung Galaxy S21.

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

Ici, la loi dit que je dois porter mon misérable niqab jetable en papier bleu, comme les femmes arabes portent leur voile intégral là-bas. À l'origine, il semblerait que le niqab permettait de distinguer les épouses honorables des esclaves et des prostituées, lorsque les femmes allaient faire leurs besoins dans les rues de la ville de Médine, la nuit. Afin qu'elles ne soient pas violées par les hommes. Moi je porte mon masque tout le jour même si j'ai des toilettes, mais le résultat est le même. Une fente, deux yeux, lassitude et soumission dans le regard.

S'évader, partir. Bientôt aussi périlleux que d'obtenir le droit de rejoindre un pays libre pour une femme opprimée... Bientôt, il faudra un passeport qui prouve que l'on a été vacciné pour aller voir la mer. Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner la princesse Latifa contre le désir irrépressible de liberté? Le lendemain, j'ai pris ma voiture blanche étoilée de sable. J'ai enclenché mes essuie-glaces, giclé du produit à vitre, et mon pare brise s'est recouvert d'une pâte jaunâtre. Le sable mouillé de la dune de Tipasa. Une file ininterrompue de véhicules souillés, clignotant à droite, attendait au lavage automatique. Ainsi va le monde. Quand on ne peut pas assouvir un désir, on trouve toujours un moyen d'effacer les traces de ce qui nous a bouleversé. Ce qu'on ne peut pas obtenir, on l'élimine ou on le hait.

Ce jour-là, j'aurais dû écumer les places de parking, comme une contractuelle hystérique, et recueillir le précieux sable du désert sur les carrosseries noires avec un pinceau en poil de dromadaire, tout mettre dans un sablier de verre et le poser sur ma table de nuit.

Tandis que «Perseverance» et «Espoir» se posent sur Mars, à 60 millions de kilomètres des toilettes de marbre de Latifa, je lis. C'est ma seule fenêtre de tir. Je lis encore et encore: «L'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace où dansait un pollen doré. Mer, silence, parfum de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit déjà doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres.»* Je lis, et ces mots-vaccins me protègent du virus de la haine. Ils me donnent même «persévérance» et «espoir» de sentir à nouveau un jour le vent de la liberté souffler sur mon visage.

* Albert Camus, Noces à Tipasa

J'ai besoin d'amour pour pleurer

14 mars 2021

11 h59. Une minute de silence dans l'indifférence de la rue. Personne ne s'arrête de marcher, de bavarder, de vaquer à ses occupations. On entend bien au loin la cloche de la Roseraie mais on n'y prête pas attention, c'est midi, ça sonne midi comme tous les autres jours. Deux trams se croisent, la patrouilleuse fait traverser les enfants, un livreur Uber tourne dans la rue Leschot tandis que sonne la cloche, que ses «cercles de plomb se dissolvent dans l'air».*

Une minute de silence... Se tenir immobile et s'abstenir de parler sur sollicitation du Conseil fédéral, en mémoire des victimes suisses du Covid. Et tout le monde s'en fout. Je ne pense pas que cette femme qui sort de chez Dosenbach avec ses nouvelles chaussures de printemps soit corona-sceptique, ni le libraire, ni ce vieil homme qui pousse la porte d'une pharmacie, et pourtant aucun de ceux-là ne semble concerné par cet hommage aux morts.

11h59 et quarante secondes. Je m'assieds sous un cerisier japonais en boutons pour écouter le son de la cloche qui meurt lentement. Et tandis que les coups de marteau s'espacent, tandis que le tintement du glas s'effiloche dans le bleu du ciel, je pense à la théorie du coup de pouce: le vaste calme juste avant la douleur. L'instant fugitif entre le moment où tu te tapes le doigt avec un marteau – et le moment où la douleur arrive, fulgurante.

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irréprouvable de liberté?

J'aime les cloches, protectrices de la communauté, expression du sacré. Encore faut-il qu'il y ait du sacré. Et là, curieusement, il n'y en a pas, pas l'ongle d'un petit doigt... Parce que le Conseil fédéral manque totalement d'empathie. Dans les discours hebdomadaires, les recommandations sanitaires, tout est consensuel, convenu, sans aspérité émotionnelle aucune. Celui qui commande la minute solennelle de silence, prière laïque, instaurée un an après la Première Guerre mondiale, se doit d'être bouleversé, pas juste investi. Il doit verser une première larme de cristal afin que le peuple puisse pleurer sans retenue. Mais nous ne pleurons plus. L'émotion collective que nous avons tous ressentie lors de la première vague est retombée comme un vieux soufflé, c'est comme si on avait perdu la foi. Et c'est parfaitement légitime, l'émotion est aujourd'hui aussi poussive que l'aide financière est lente à arriver.

Mais est-ce qu'un gouvernement peut faire preuve d'empathie sans que son autorité soit remise en question? Je pense que oui. La première ministre du Danemark a pleuré au moment où il a fallu abattre dix millions de visons. La Première ministre de Nouvelle-Zélande Jacinda Ardern a pleuré le jour des attentats de Christchurch, elle a aujourd'hui derrière elle toute sa population. Indifférence polie aux injonctions gouvernementales, il nous faudrait un peu d'amour maintenant. Une reine à aimer, un pauvre prince Harry et une Meghan couronna-sceptique, pour que nos pâles conseillers fédéraux puissent travailler dans l'ombre, sans tambours ni trompettes.

14h46. Une minute de silence à Fukushima. Là-bas, les consignes de vie en société sont respectées, le collectif passe avant l'individu. Ils ont un empereur à vénérer. Une cloche de céramique tinte devant chaque maison, actionnée par le vent, un carillon léger et permanent. Le sacré est partout, même dans les cerisiers en fleur.

12h01. Je traverse la rue, j'ai besoin d'amour pour obéir, j'ai besoin d'amour pour pleurer.

* Virginia Woolf, Mrs Dalloway

D'une eau jaunâtre à l'offensive chinoise sur le monde

25 avril 2021

« On ne peut empêcher les oiseaux noirs de voler au-dessus de nos têtes, mais on peut les empêcher d'y faire leur nid. »
C'est un proverbe chinois qui le dit.

10

J'ai toujours un verre d'eau claire qui m'attend sur la table de ma cuisine. L'autre jour, je rentre des courses et je veux porter le verre à mes lèvres, mais j'interromps mon geste. L'eau est jaune foncé.

Je m'assieds sans enlever ma veste et scrute l'eau à travers le verre. Les hypothèses les plus débridées traversent alors mon cerveau: l'eau du robinet est empoisonnée au plomb, le chat s'est vengé, un pétale de jonquille a voleté par la fenêtre... Je chausse mes lunettes et le mystère s'éclaircit. Une minuscule feuille de thé gît au fond du verre, cerclée d'un halo orangé.

Cette petite chose sèche et recroquevillée s'est déployée pendant mon absence et a changé la nature même de mon eau. Comme un jour de dégel, lorsque l'excentricité de la neige fait place à la banalité de l'eau. Quand j'étais petite, le dimanche, mes vieilles tantes parlaient des «chinois» restés au fond de la tasse ou dans la théière. «Ne jette pas les chinois, va les répandre dans les rosiers, ça leur donne une jolie couleur.» On pouvait même prédire l'avenir grâce à la disposition aléatoire de ces fameux «chinois» répartis au fond de la tasse. Il fallait boire le thé, faire tourner trois fois la tasse dans le sens des aiguilles d'une montre

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irréprouvable de liberté?

en se concentrant sur la question posée, retourner prestement la tasse dans la soucoupe mais, surtout, il fallait posséder un sens aiguisé de l'interprétation...

Là, 50 ans plus tard, mon avenir s'était joué pendant que j'avais le dos tourné. Un seul « chinois » avait transformé mon eau, et je n'avais rien vu venir. En rangeant mes courses, vaguement coupable, j'ai pensé à l'huile de palme dans le pot de Nutella, et forcément à la mondialisation. À la façon dont elle avait accru notre dépendance à la Chine. À la façon dont la Chine était en train de conquérir pas à pas le marché européen fragilisé par la pandémie. Aux ports mythiques rachetés par les Chinois dans toute l'Europe, Le Pirée, Zeebrugge, Gênes, Trieste... Et pourquoi pas les bateaux de la CGN et l'eau de mon robinet bientôt?

J'ai pensé au laboratoire de l'institut de virologie à Wuhan. J'ai pensé aux six cents millions de caméras thermiques qui tracent quotidiennement les Chinois, à la reconnaissance faciale, au crédit social, aux drones et aux accès interdits par des QR codes. À la récente arrogance décomplexée des dirigeants chinois, aux sanctions diplomatiques à l'encontre des chercheurs européens, et j'ai été prise de vertige. Et si toute cette affaire de pandémie n'était effectivement qu'un complot chinois destiné à contrôler la planète?

J'ai eu une pensée émue pour les chauves-souris et les pangolins qui avaient bon dos, vraiment, j'ai vidé mon verre dans l'évier, puis j'ai enfermé mon téléphone Huawei dans le tiroir de la table. J'avais besoin d'une bonne tasse de thé. Car comme on dit en Angleterre, où on aimait pratiquer la tasséomancie au 18^e siècle, la gravité d'une situation peut être diminuée de moitié grâce à une bonne tasse de thé. Heureusement, il me restait quelques sachets en papier mousseline avec petite ficelle, petite agrafe et petit carton flottant. De la bonne vieille camomille Naturaplan inoffensive.

Même si l'art divinatoire a toujours suscité une certaine fascination chez moi, j'éprouve au fond une crainte irrationnelle quant à ses prédictions. Je pense que c'est pour ça que, par les temps qui courent, les vieilles tantes comme moi consomment plus volontiers de la tisane locale dans leurs tasses fêlées. Parce qu'au fond, elles ne souhaitent plus vraiment connaître l'avenir.

Offrir à sa maman la vaccination pour la Fête des mères

9 mai 2021

Je ne voulais pas me faire vacciner, je suis une rebelle. D'aussi loin que je me souviens, ça a commencé avec la clope. La ceinture de sécurité et la clope.

Tu fumes, ta liberté de fumer empiète sur celle des non-fumeurs. Dans l'ordre: on te sensibilise, on te fait peur, on te culpabilise, on te taxe. Tu fais ce que tu veux avec tes poumons, mais tu ne fumes plus dans les lieux publics. Pour que tu comprennes bien, on augmente régulièrement le prix des paquets. On ne t'interdit pas de fumer, mais on t'emmerde tellement que tu finis par arrêter.

Ensuite les voitures. Tu peux utiliser ta voiture, bien sûr, mais à 30 km/h. Libre à toi de slalomer entre les pistes cyclables, les bus et les ralentisseurs, mais tu auras de moins en moins de places de parking à disposition, tu devras présenter un macaron antipollution, payer une taxe CO₂, et tu resteras bloqué dans d'interminables bouchons. On ne t'interdit pas de conduire, mais on t'emmerde tellement que tu finis par ne plus prendre ta voiture.

Et puis le smartphone. Tu peux vivre sans, bien sûr, mais tu n'auras pas accès aux applications et aux QR codes, tout va devenir extrêmement compliqué pour toi et te coûtera beaucoup plus cher. Contacter tes amis, lire un journal, faire tes paiements. Et si tu as cédé à la pression pour le téléphone, on t'emmerde tellement avec les cookies que tu finis par cliquer sur «tout accepter».

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté ?

Pour la clope, en tant que rebelle responsable, tu as bien tenté la cigarette électronique, mais là on t'a dit pareil. Pas de compromis, pas de e-cigarettes dans les bistrots. On t'a fait comprendre que le bien de tous passe avant ton petit confort que tu prends pour de la liberté. Et à la fin, tu as obéi, par lassitude. De rebelle, tu es devenue honteuse, puis tu t'es soumise. Tu t'es même habituée à la nouvelle donne.

De frustrée, tu es devenue aigrie et tu as commencé à mépriser tous les rebelles attardés. Tout ça, c'est un processus logique. C'est comme ça que ça marche, la société, ta liberté s'arrête où commence celle des autres. Tu es libre de ne pas te faire vacciner, bien sûr, mais tu vas tuer des gens et tu ne pourras plus aller au restaurant, au cinéma, à l'étranger. On ne te force pas, mais on t'emmerde tellement que tu finis par t'inscrire à la vaccination.

Je ne voulais pas me faire vacciner, je croyais être une des dernières rebelles survivantes. Avec ma Peugeot Partner, mon téléphone à touches, mon paquet de Camel filters. Jusqu'à ce que mes enfants s'inscrivent sagement, l'un après l'autre, à la vaccination. Pas pour partir en vacances, mais pour me protéger, moi. On m'avait prévenue pourtant. Tu es libre de ne pas avoir d'enfants, bien sûr, mais tu ne connaîtras jamais la plénitude de la grossesse, les déductions fiscales et les dessous de plat en pinces à linge pour la fête des mères. Tu es libre, mais on t'emmerde tellement que tu finis par faire des enfants. C'est comme ça que ça marche, la famille, ta liberté s'arrête là où commence l'amour inconditionnel. Et cette année pour la Fête des mères, ils m'ont fait un cadeau commun: un joli certificat de vaccination.

L'exaspérante lenteur de l'escargot et du Conseil fédéral

23 mai 2021

Un escargot met exactement 14 minutes pour traverser un paillason. J'ai pu effectuer ce calcul passionnant, parce que je suis restée longtemps plantée derrière la fenêtre. J'attendais. Quoi? Je ne sais plus exactement.

Que la pluie s'arrête, la chute d'un pétale mouillé, un rayon de soleil... Et tandis que l'escargot imprimait sa trace luisante sur le poil gris et râpé de mon paillason, je pensais à cette phrase magique de Roland Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*: «Attendre est un enchantement. J'ai reçu l'ordre de ne pas bouger.»

Attendre. C'est ce que je fais de mieux depuis toujours. Quand on attend quelqu'un qu'on aime, il y a d'abord comme une effervescence. On ressemble à une coupe de champagne. On est entièrement accaparé par une mise en scène intime et jubilatoire. Quand tout est en place, on occupe son temps avec de petits rituels enfantins: je compte jusqu'à 24... Si ce chat blanc traverse la route... Si l'escalier a plus de treize marches... Alors il viendra.

Mais s'il tarde un peu, cette joie anticipatoire se transforme en doute. Le champagne tiédi. C'est moi sûrement, je me suis trompée sur l'heure ou sur le lieu du rendez-vous. Et puis, d'un seul coup, le voile moucheté de l'angoisse obscurcit la raison. S'il avait été empêché, s'il avait eu... un accident. On dresse alors

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irréprouvable de liberté?

l'oreille à la moindre sirène d'ambulance, et ce qui avait été simple prière devient supplication. On va se rasseoir sur la petite chaise noire du désespoir et on imagine le pire.

Si l'autre arrive à ce moment précis, on se jette dans ses bras et on le couvre de baisers, mais s'il tarde encore juste un tout petit peu, alors l'angoisse a eu le temps de se muer en colère. On brise la coupe d'un revers de main. Quel salaud! Il ne m'aime pas comme je l'aime, il ne mesure pas ma souffrance. Et s'il se présente à la porte à ce moment-là, on lui balance la chaise du désespoir à la gueule.

Mais si l'escargot a traversé le paillason, les dalles de la terrasse, le carré d'herbe, et qu'il a eu le temps de disparaître derrière la fontaine sans que l'autre arrive, alors on sombre définitivement. On abandonne la fenêtre, on emporte la bouteille au salon et on ferme la porte à clé. Si l'autre finit par sonner, on n'ouvre même plus, c'est trop tard. Même s'il tambourine contre la porte en vociférant qu'il a raté le bus, qu'il a croisé une connaissance ou pire, que son téléphone n'avait plus de batterie. C'est trop tard, un point c'est tout. Le champagne est plat et, de toute façon, j'ai fini la bouteille.

Si un escargot met 14 minutes pour traverser un paillason, le Conseil fédéral lui met des semaines pour traverser une décision. Par exemple celle d'ouvrir les restaurants. C'est tellement long qu'on n'est même plus sûr d'avoir envie d'y aller. Il n'y a pas que l'économie qui est en jeu dans cette lenteur exaspérante, il y a aussi l'économie désirante. Et si en plus il faut un masque et un certificat pour aller bouffer une cassolette d'escargots et boire une coupe de champagne, alors j'ai bien peur d'être définitivement vaccinée contre mes propres désirs.

Les parcs pour enfants, comme un relent de tyrannie

6 juin 2021

Vous sentez ce vent de libération qui souffle? Comme après une bonne guerre ou une tempête de neige? Ce dimanche, dans le bac à sable «accès autorisé aux enfants entre 4 et 8 ans», on a bien profité de notre liberté, mon petit-fils et moi.

On a rempli l'arrosoir bleu «ne convient pas à un enfant de moins de 36 mois» à la parcimonieuse fontaine «point d'eau potable contrôlée» une douzaine de fois, aligné des boules de glaces au sable sur le muret – «ne pas ingérer, risque d'asphyxie» –, creusé quelques tunnels pour les petites voitures «ne convient pas à un enfant de moins de 3 ans», planté quelques brindilles ramassées dans l'hôtel à insectes voisin pour figurer les arbres au bord de notre minuscule route et puis, à la fin, on a sauté dessus à pieds joints pour tout péter.

Enfin, moi surtout, parce que lui, il est tellement léger et son esprit est tellement volatile qu'il était déjà parti aux balançoires «réservées aux enfants de 1 à 3 ans», tandis que je réunissais péniblement les affaires de sable dans la poussette «conforme aux exigences de sécurité». Depuis le haut du toboggan «poids maximum 45 kilos», on avait un panorama fantastique. «Attention, risque de chute, utiliser sous la surveillance d'un adulte.» On est allé tremper nos pieds «douche antifongique obligatoire» dans l'eau chlorée de la pataugeoire «baignade non-surveillée interdite

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

aux enfants de plus de 7 ans révolus». Je lui ai mis son maillot de bain taille 18 mois «tenue de bain enfants et bébés obligatoire», enfilé sa bouée «poids max. 18kg» et il a couru dans l'eau, «attention revêtement glissant».

Pendant qu'il pataugeait gaiement, j'ai promené mon regard sur le parc. Sans le quitter des yeux bien sûr, «profondeur 30 centimètres risque de noyade». Un peu plus loin la pelouse, «jeux de ballons prohibés», et le long de l'allée «interdit aux chiens», partout des chiens, des groupes, des familles préparaient des grillades autour du panneau «grillades interdites», pendant que les enfants faisaient le cochon pendu sur les engins «Proxisport: fitness urbain réservé exclusivement aux adultes» et de la trottinette sur l'esplanade «interdit aux cycles et aux skateboards».

Puis il a voulu aller voir les grenouilles. «Biotope humide faune sauvage: accès interdit». On est passé sous les grands arbres «ne pas marcher: pieds d'arbres naturels», et on a cueilli par la colle-rette, sans la tige, quelques trèfles au pied du panneau «ne pas cueillir: flore sauvage biodiversité». Il y avait un concert «musique interdite» à chaque table bancale. Les Balkans et les brochettes M-budget, le Portugal, poulet mariné et hauts parleurs portables, l'Espagne, poulpe à la galicienne, iPhone à fond et ballon de foot, et l'Afrique, joueurs de djembés endimanchés, petites filles nattées de rose et boulettes créoles.

Tous ces gens souriaient, chantaient, dansaient sous les arbres. Mon petit-fils s'est installé dans sa poussette en mâchonnant sa lolette puis il s'est endormi bercé par toute cette humanité retrouvée. Je me suis assise sur une chaise pliante à la buvette «accès réservé aux consommateurs» et j'ai pensé à cette citation qui a beaucoup circulé sur les réseaux: «La meilleure façon de contrôler un peuple, c'est de rogner ses droits par des milliers de réductions minuscules. De cette façon, les gens ne verront pas qu'on leur retire ces droits, jusqu'au point où ces changements ne pourront plus être inversés.»

Une citation parfois attribuée à Hitler mais qui, en fait, est apocryphe. Elle pousse pourtant, même si elle n'est pas authentique, à s'interroger. «Attention danger, devoir de mémoire: historiciser le mal.»

C'est bien connu, les soignants sont tous des psychopathes

15 août 2021

L'autre jour, j'étais aux urgences pour un truc affligeant mais très douloureux, un bête panaris à l'index. Dans la salle d'attente, j'étais en face d'une dame âgée qui s'était visiblement cassé la figure. Fine comme une savonnette usée, un hématome violet sur la pommette, elle tremblait de tout son corps, complètement désorientée.

Une infirmière s'est approchée d'elle pour l'emmener en salle de soin. La vieille dame a levé la tête et l'a fusillée du regard. «Ne m'approchez pas! Montrez-moi d'abord votre certificat de vaccination.» L'infirmière a haussé les sourcils et lui a répondu avec douceur qu'elle n'était pas obligée d'accéder à sa demande. La dame a alors exigé de parler à une instance supérieure. La brave infirmière lui a assuré avec une infinie patience que toutes les précautions nécessaires étaient prises dans cet hôpital, qu'elle pouvait être tranquille. Mais la vieille n'en démordait pas.

Bercée par le battement douloureux de mon doigt, j'ai pensé alors à ces «anges de la mort». Ces infirmières tueuses qui liquident des patients en veux-tu en voilà, soit par compassion excessive, soit parce qu'elles éprouvent un désir irrépressible de contrôler des victimes sans défense, soit encore parce qu'elles souffrent du syndrome de «superman» qui consiste à mettre des vies en danger pour les sauver après. Je regardais la silhouette masquée accroupie

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

devant la vieille dame, sanglée dans sa tenue de protection, les mains gantées de latex. Dans mon délire infectieux et pulsatoire, j'imaginai l'infirmière retirer méthodiquement ses gants avec un sourire affable et cruel, abaisser lentement son masque et tousser à quelques centimètres de la peau parcheminée. Et si effectivement elle portait un masque pour se dissimuler le visage, des gants à cause des empreintes digitales, et une blouse de protection pour éviter les preuves ADN?

Quand je suis sortie de ma rêverie cauchemardesque, la vieille dame avait disparu et l'infirmière se tenait devant moi, souriante. Je l'ai suivie en salle de soins. Tandis qu'elle préparait les instruments destinés à péter l'abcès sur mon doigt, je lui ai demandé où était passée la vieille dame. «Elle avait trop de méfiance, elle est partie. Ça arrive souvent ces temps...»

En sortant de l'hôpital avec mon doigt emmaillotté, enfin débarrassée de la douleur, je me disais que la vulnérabilité engendre presque toujours le délire et la peur. Comment imaginer un instant que cette brave infirmière, qui a fait le choix un jour de consacrer sa vie à aider les autres, puisse sciemment exposer ses patients au virus? À moins bien sûr qu'elle soit une psychopathe, une tueuse en série. J'imaginai la vieille dame seule enfermée chez elle, le cœur battant la chamade, résignée à patienter jusqu'au 15 septembre pour aller se faire soigner en France, date à laquelle tous les soignants récalcitrants, ces psychopathes potentiels, seront enfin licenciés.

L'effet secondaire du vaccin, c'est le sentiment de défaite

12 septembre 2021

Ce matin, je me réveille avec une solide gueule de bois. J'ai fini par céder, par plier, ils m'ont eu à l'usure, j'ai fini par le faire. Absolument contre mon gré, tout mon corps me disait non. Hier vers 15h, avant d'enfourcher mon vélo, j'ai même fait pile ou face trois fois de suite. Pile j'y vais, face j'y vais pas. Résultat: trois fois face. Et pourtant j'y suis allée quand-même.

J'ai fait la queue la rage au ventre, rempli mon petit papier, j'ai passé le petit rideau et je me suis assise. Je l'ai dit à l'infirmière, «je ne VEUX pas le faire». Elle m'a répondu «moi non plus, mais c'était ça ou je perdais mon travail». Et puis elle m'a piquée. Un petit sparadrap, et 15 minutes assise à côté d'une minuterie de cuisine pour prévenir le choc anaphylactique, j'avais l'impression d'être un œuf à la coque. Un papier, un code encore, et voilà. Ce matin, bras «Moderna» et gueule de bois. Mais aucune satisfaction, aucun soulagement, aucun sentiment de devoir accompli ou de liberté retrouvée. Juste une grande lassitude et un sentiment de défaite qui m'ébranle jusque dans mes fondations d'être humain.

Je me répète en boucle «ils m'ont eue». Mais qui ça, «ils»? Le Conseil fédéral? Les Chinois? Mes enfants? Les néo-libéraux? La CIA? Les extraterrestres?... Pourtant, jusqu'à présent, j'avais tout fait bien. J'avais obéi sans discuter. Mes enfants ont reçu tous les vaccins quand ils étaient petits. Depuis deux ans, le masque,

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irréprensible de liberté?

la distance, les mains, depuis des semaines et des semaines, sans jamais relâcher mon attention. Je pensais tenir comme ça jusqu'à la fin, mais là ils m'ont eue. J'étais une truite dans un torrent, je suis devenue depuis hier une truite d'élevage.

Ce n'est pas par la peur qu'ils m'ont eue finalement, c'est à l'usure. J'étais fatiguée de nager contre le courant, je n'en pouvais plus. Ils m'ont eue comme ils m'ont eue avant, avec le carnet jaune et l'e-banking. Comme ils ont eu ma bonne vieille clé avec un code d'entrée, ma 2 CV avec une Tesla, mon petit magasin avec Amazon et Galaxus, ma machine à écrire avec un MacBook Air, mon dictionnaire avec Wikipédia, ma musique avec une application à télécharger, mon cinéma avec Netflix. J'ai fini par plier. S'ils m'avaient dit: «On ne sait pas quoi faire, aidez-nous, on a besoin de vous pour s'en sortir, on ne sait pas, on tâtonne, essayons ça tous ensemble, faisons-le pour nos enfants, pour nos vieux». Si on m'avait dit «faisons-le par amour...», j'aurais accepté la vaccination. Sans discuter une seconde. Mais on nous a fait très peur, puis on nous a culpabilisés, puis punis. Comme des enfants de trois ans.

J'en ai passé soixante, il me reste à tout casser 20 ans à vivre. Je ne veux pas de ce capital de vie garanti par l'Etat. Je préfère mourir du Covid que de perdre la... perdre la ... Comment ça s'appelle déjà cette maladie...? Ah voilà... L'Alzheimer. Je préfère mourir du virus plutôt que de l'Alzheimer, parce que je risquerais d'oublier quelque chose de vital. Quelque chose qui coûterait très cher à l'Etat. Je risquerais d'oublier de mourir... Maintenant que je l'ai fait, je peux confirmer. Les vrais effets secondaires du vaccin, c'est «épuisement, sentiment de défaite, vague nausée, tristesse, abattement». Dans un mois, avec mon joli petit QR code sur mon joli petit téléphone chinois, je vais aller prendre une torchée de tous les tonnerres dans un bistrot. J'aurai une bonne et saine gueule de bois, mais celle-là au moins je saurai pourquoi je l'ai.

La liberté de la plante laide et anonyme

10 octobre 2021

L'autre jour, j'ai eu une pensée étrange mais essentielle. J'allais au magasin de cigarettes électroniques pour acheter du tabac liquide dosé à 10 mg de nicotine. C'était pendant la pause, je devais me dépêcher. Quand j'ai surgi dans la rue, impossible de traverser, la route était barrée, même aux piétons. Des camions de chantier étaient occupés à fabriquer un nouveau revêtement anti-bruit sur la chaussée. Un ballet de dameuses, de pelles mécaniques et de goudronneuses. Il fallait faire tout le tour.

J'ai eu un instant d'abattement total. J'avais 5 minutes de pause, mon test antigénique hebdomadaire était arrivé à échéance une heure plus tôt, il pleuvait des cordes, impossible d'aller même boire un café, j'avais une dizaine de mails en attente sur mon téléphone, je n'avais pas eu le temps de faire des courses pour le souper ni de faire mes paiements, j'étais en retard sur tout, dépassée, stressée, larguée sur un trottoir hostile.

Accablée, je me suis laissé tomber sur un banc métallique et j'ai tenté de me mettre sur pause, le temps de ravalier mes larmes et de reprendre un semblant de contrôle sur ma respiration. À côté de moi, il y avait un trio de sans-abris. Trois hommes qui se roulaient des cigarettes au milieu des canettes de bière vides. Ils regardaient danser les machines de chantier, les yeux vitreux, un sac en plastique sur la tête. Ils regardaient d'autres hommes

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

travailler, en roulant du vrai tabac entre leurs doigts aux ongles noirs. Ils faisaient des commentaires, riaient, crachaient joyeusement pendant que les ouvriers pelletaient, aplatissaient, dans la vapeur du goudron frais.

J'ai fermé les yeux un instant, réchauffée par quelque chose d'indéfinissable. Partout autour de moi des immeubles serrés, des rangées de places de parking, des poteaux de signalisation, des interdictions, des flèches. Autour de ce banc, plus un espace qui ne soit pas attribué, fonctionnel, calibré. Je me suis dit: «Travail, paiements, tests, cigarette électronique, e-mails, masques... Quelle liberté me reste-t-il? Dans quel interstice puis-je encore me glisser pour souffler?»

Les coudes sur les genoux, je me suis pris la tête entre les mains. À mes pieds, une petite plante laide et anonyme se dressait fièrement dans une fente minuscule entre les pavés. Elle avait poussé là, simplement. Foulée par des milliers de chaussures, de pneus de trottinettes, de caddies de supermarché, de roues de poussettes, elle ployait humblement pour aussitôt relever la tête. Cette chose indéfinissable qui m'avait réchauffé le cœur un instant plus tôt, je savais ce que c'était. La joyeuse humanité de ces trois hommes non rentables et l'obstination ridicule de cette plante. C'était ça ma pensée étrange. L'espace d'un instant, je les avais enviés, et j'avais compris quelque chose d'essentiel sur la liberté. Une plante qui veut survivre dans ce monde se doit d'être à la fois laide et non comestible.

La loi Covid a un arrière-goût très amer

21 novembre 2021

Mon petit-fils de deux ans a attrapé une otite. Ma fille me l'a amené. «Impossible de lui faire avaler le sirop antibiotique, il recrache tout.» Ensemble, on a essayé plusieurs méthodes, dans la nourriture, dans le lait, on a même essayé pendant la sieste de lui glisser le biberon entre les lèvres en comptant sur le réflexe de déglutition, mais le sirop ruisselait sur son petit menton. Même endormi, il ne voulait pas de ce truc.

J'ai fait appel à mes vieux souvenirs de maman, et je suis allée chercher une grosse seringue en plastique à la pharmacie. Là, au compte-gouttes, on a réussi à lui injecter dans la bouche les 3ml prescrits pendant qu'il dormait paisiblement dans la poussette. Quand il s'est réveillé une demi-heure plus tard, il nous a tout recraché à la figure. Il avait gardé le sirop dans la bouche pendant son sommeil, comme un cochon d'inde... On a alors essayé de lui expliquer: «C'est pour ton bien, tu n'auras plus bobo aux oreilles, allez sois raisonnable, avale ce truc...» Puis ma fille s'est énervée. «Tu vas avaler ce truc, tu vas obéir à maman, ça suffit maintenant!» Sans résultat.

Alors on a développé une autre stratégie, qui en général fait ses preuves: le marchandage. Procédé à ne pas confondre avec le chantage. Le chantage, ç'aurait été de lui dire: «Si tu ne bois pas ton médicament, maman sera triste.» Méthode oh combien

culpabilisante, qui peut faire des dégâts psychologiques irréversibles à long terme. Le marchandage, c'est beaucoup plus sain: tu bois ce truc maintenant et en échange, tu obtiens le Kinder Surprise qui est posé là. Mais dans ce cas précis, ça a été l'échec sur toute la ligne.

Alors pendant qu'il jouait au salon avec le mégaphone à piles, on a habilement transvasé les 3 ml de sirop antibiotique dans une petite bouteille de jus d'ananas, en perçant le couvercle d'aluminium plastifié avec l'aiguille de la seringue hypodermique, le jus d'ananas étant pour lui le nectar absolu. Quand il s'est mis à table pour goûter, il a réclamé son jus d'ananas, mais ma fille et moi, on a fait la fine bouche. «Non, tu en as déjà eu ce matin, celui-là il n'est pas pour toi de toute façon, il est pour ta sœur...» Jusqu'à ce qu'il se mette à hurler pour obtenir ce jus d'ananas. Alors, grands seigneurs, on lui a tendu la petite bouteille apparemment fermée et intacte... Il s'est jeté dessus et l'a empoignée à deux mains. On l'a laissé mariner un moment tandis qu'il essayait d'ôter tout seul l'opercule à l'aide de ses petits doigts potelés, et puis on a ouvert la bouteille.

Il a tout bu. D'un seul coup. Quand ils sont partis vers 17h, je me suis installée à la table de la cuisine pour remplir mon bulletin de vote par correspondance. J'ai lu attentivement les tenants et les aboutissants de la loi Covid. On nous demande de voter oui. Oui à la pérennité des aides financières octroyées par la Confédération et là, excusez-moi, mais on ne peut tout simplement pas être contre, mais oui également au passe Covid, liberticide, anti-démocratique. On ne peut pas voter oui pour l'un et non pour l'autre. Ils ont fait exactement comme ma fille et moi. Ils ont dilué l'amer passe Covid dans le jus d'ananas des aides financières. Légèrement agacée, j'allais apposer ma croix d'électrice sur la carte de vote quand mon téléphone a sonné. C'était ma fille. Elle m'appelait pour me dire qu'il avait vomi tout son jus d'ananas en jet dans la voiture. Ça m'a rassurée sur le libre arbitre des générations à venir.

Arrêtez de nommer les variants de Covid avec des lettres grecques!

5 décembre 2021

Si je nomme cette table que vous n'aviez pas vue, je la fais exister pour vous. Et là, maintenant, elle fait partie de votre univers. C'est en gros ce que dit Sartre quand il parle de la responsabilité de l'écrivain.

S'ils avaient suivi scrupuleusement l'alphabet grec, normalement le nouveau variant aurait dû s'appeler «Nu» ou «Xi». Mais «Nu» étant trop proche du «new» anglais, et «Xi» étant le nom du président chinois, l'OMS a choisi de l'appeler «Omicron», pour éviter, j'imagine, un incident diplomatique supplémentaire avec la Chine. J'en déduis qu'il y a sûrement à l'OMS une commission grassement payée pour donner des noms politiquement corrects à tous les maux de la terre, afin d'éviter de fâcher, de stigmatiser des groupes culturels, nationaux ou ethniques. Mais alors que penser de «Spike» et de tous les gens qui s'appellent «Spike» dans le monde, quand on sait que «Spike» est le prénom donné à la protéine qui permet au coronavirus de pénétrer dans nos cellules?

Dans le monde chrétien, on donnait aux enfants le nom du saint fêté le jour de leur naissance. Si on naît le jour de la Sainte-Agnès, ça va, mais j'ai connu un Africain qui s'appelait «Fetnat» parce qu'il était né le jour de la fête nationale. Robinson Crusoé a nommé son compagnon indigène «Vendredi» parce

qu'il l'avait rencontré ce jour-là. Ça, on ne pourrait plus le faire aujourd'hui avec le «Black Friday». Pareil pour les typhons, qui défilent les uns après les autres, stigmatisant d'innocents prénoms, qui deviennent l'espace de 24 heures symboles de destruction totale. Irma, Irène, Matthew...

Et puis il y a ceux qui s'appellent Jésus ou Noël, pour ceux-là c'est dur aussi, le reste de l'année. Surtout qu'on ne peut plus dire Noël désormais, parce que c'est clivant pour les autres religions. Et puis il y a ceux qui portent le poids de leurs prédécesseurs célèbres, les petits Wolfgang, les petits César, les petits Diego, bientôt les petites Greta... Je pense qu'à l'avenir, il faudrait mieux réfléchir aux conséquences du choix d'un prénom. Un numéro c'est mieux. Et puis, avec un numéro, le choix est infini, on peut s'appeler quatre, mais aussi huit cent-mille zéro quatre-vingt-deux. Et si c'est trop long, on peut toujours dire: «Eh toi là-bas!»

Je suis passionnée par la mythologie grecque et comme vous le savez, certains mots de la langue française sont directement issus de la mythologie. «Pactole», par exemple, vient du pouvoir qu'avait donné Dionysos à Midas (pas le pot d'échappement mais le roi) de transformer en or tout ce qu'il touchait. Rentrant chez lui, ce crétin de Midas, affamé, avait saisi une cuisse de poulet immédiatement transformée en or massif, puis il avait voulu embrasser sa fille instantanément changée en statue d'or. C'est en se baignant dans le fleuve Pactole qu'il avait été enfin libéré de cette malédiction, d'où l'expression «toucher le pactole». Et il y en a des dizaines comme ça.

Eh bien, en tant qu'helléniste amateur, je pourrais prendre ombrage du fait qu'on nomme ces variants successifs du Covid avec les lettres de l'alphabet grec. Je pourrais trouver insupportable qu'on dénature ainsi la culture grecque antique. Je pense d'ailleurs que je vais envoyer un courrier à l'OMS. J'ai même songé à une nouvelle appellation générique. Pour les variants qui ont déjà sévi, je propose Adolphe, Benito ou Franco. Et pour ceux qui sont à venir, à Jair, Viktor, Vladimir, Marine ou encore Zemmour...

Et je crois qu'avec ce qui se profile à l'horizon, il y aura de quoi nommer encore une bonne dizaine de variants pour les

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

années qui viennent. À moins bien sûr qu'ils aillent tous faire trempette dans le fleuve Pactole. Quant à moi, je m'appelle Claude. Un prénom unisexe. Heureusement que je ne suis pas valaisanne et que mes parents m'ont collé un deuxième prénom féminin, «Inga». Sinon, après soixante ans, j'aurais pu avoir des doutes rétrospectifs sur mon identité sexuelle...

Le Père Noël est une ordure woke

19 décembre 2021

La nuit qui a suivi mes derniers achats de Noël, j'ai fait un rêve très étrange. Je défroissais la liste de souhaits de ma petite-fille, adressée comme chaque année à «Père Noël pôle Nord». À la place des mots habituels, «Cher Père Noël, j'ai été bien sage cette année donc si tu pouvais m'apporter...», il y avait écrit ceci:

«Cher Père Noël, je voudrais un set de maquillage Mattel, une poupée Lol, mais aussi une pelle mécanique avec télécommande. En effet, cette année, je ne sais pas quoi choisir, parce que je ne me sens plus très sûre de mon identité sexuelle.

P.S.: Mais ce que je veux surtout, c'est le nouvel iPhone13 1024 GB pro couleur graphite. Si tu ne me l'apportes pas, je me verrai obligée de me faire opérer dans les plus brefs délais et de changer de prénom. Signé Charlotte, huit ans.»

Je connaissais le gag corse du petit garçon qui bâillonne une sainte vierge en plâtre avec du scotch carrossier pour obtenir son cadeau: «Cher Petit Jésus, je détiens ta mère en otage, donc si tu veux la revoir vivante, etc...». Mais là... Je pense que ce rêve révèle chez moi l'angoisse anticipatrice des festivités de cette année qui, on ne va pas se mentir, s'annoncent plus que mitigées. En effet, si on considère les restrictions liées à la situation sanitaire et qu'on y ajoute les

recommandations écoresponsables, ça commence à faire beaucoup d'empêchements.

Déjà, il va falloir trier les invités. Comme aux soins intensifs. Les invités non-essentiels devront être remis à plus tard. Il va falloir ériger un mur dans son salon, comme entre la Pologne et la Biélorussie. Pour dissuader les non-vaccinés d'entrer dans la cuisine et de se servir avec les doigts. Bon ça, à la rigueur, ça peut être ludique si on le fait construire en Kapla par les enfants dans l'après-midi du 24. Ensuite, pas de sapin à cause de la déforestation, pas d'emballages non plus à cause de la pénurie alarmante de papier. Pas de cadeaux qui ne soient issus du commerce équitable de proximité, pas de foie gras non plus. Quoique là, j'ai une réponse toute faite, si jamais: «Bien sûr que je suis solidaire avec les oies, la preuve, à Noël je mange mon foie gras avec un entonnoir.»

Les chants et poésies de Noël, pardon... pas de «Noël», c'est clivant vis-à-vis des autres religions. Les chants de solstice d'hiver seront bien entendu sélectionnés à l'avance par un comité. Je pense par exemple au chant traditionnel «Entre le bœuf et l'âne gris», qui porte atteinte à l'intégrité du genre animal car il exclut les ongulés de couleurs différentes. Il sera banni du répertoire, ainsi que «Vive le vent» qui est une atteinte odieuse aux victimes de la tornade récente dans le Kentucky. «Petit papa Noël», on n'en parle même pas.

Après deux somnifères et un whisky bien tassé, je me suis cachée sous mon duvet en fibre de bambou fabriqué à Schaffhouse et j'ai rédigé mentalement ma réponse de Père Noël à la lettre fictive de ma petite fille:

«Chère Charlotte, étant moi-même obligé de porter cette robe rouge ridicule et une fausse barbe depuis tant d'années, je comprends très bien ta souffrance. D'ailleurs, je vais me faire opérer prochainement, car je me sens beaucoup plus Lapin de Pâques que Père Noël. De toute façon, je ne peux pas t'apporter l'iPhone13 pro 1024 Gb, tout simplement parce que je n'existe pas. En effet, je ne suis qu'un archétype du vieux mâle blanc hétéro cis-genre, généré par le capitalisme et le patriarcat.»

Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement vacciner contre le désir irrépressible de liberté?

Quand je me suis réveillée, j'étais convaincue que ce cauchemar était réel, donc je suis allée chercher fébrilement l'authentique lettre au Père Noël dans la poche de mon manteau:

«Cher Père Noël, cette année j'ai bien mis mon masque à l'école, et comme cadeaux je voudrais l'hôpital pour enfants Playmobil et aussi l'ambulance Lego City et aussi la valise de docteur Peppa Pig avec la grosse piqûre, et le livre Max et Lili veulent sauver tout le monde.»

Il me manquait deux ou trois choses de la liste, mais là j'avoue que j'ai pris quelques libertés. À la place de la valise de docteur, je lui ai acheté un jeu de fléchettes et à la place du Max et Lili, le nouveau livre d'Alexandre Jollien, Carnet d'insouciance ou comment se frayer un chemin dans la joie. Sur le moment, elle éprouvera peut-être une légère déception mais, à long terme, elle comprendra que le Père Noël a agi pour son bien.

Impressum

Éditeur responsable

Tibère Adler
tibere.adler@heidi.news

Rédacteur en chef

Serge Michel
serge.michel@heidi.news

Rédaction

Heidi.news
Avenue du Bouchet 2
CH-1209 Genève
redaction@heidi.news
Tél. +41 22 702 93 59

Partenariats et publicité

partenariats@heidi.news

Auteurs

Claude-Inga Barbey

Coordination et édition

Julien Pralong
julien.pralong@heidi.news

Direction artistique

Jérôme Bontron
jerome.bontron@heidi.news

Maquette et mise en page

Bontron & Co, 1201 Genève
Simone Kaspar de Pont

Abonnements

Loïc Monney
membres@heidi.news

Commandes

par e-mail à l'adresse
membres@heidi.news ou en
ligne sur www.heidi.news/shop

Les abonnements sont la
principale source de
financement de Heidi.news.
Votre soutien est donc essentiel!
Abonnez-vous ici:
www.heidi.news/abonnements

© 2021 Heidi.news

